

Philosophie conjugale

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOS PETITS DÉFAUTS

EN 1853, l'écrivain français Emile Souvestre fit un cours à Neuchâtel. A ce propos, un chroniqueur de la *Revue Suisse*, rendant compte de ce cours, établit un très intéressant parallèle entre notre esprit romand, par trop prêcheur, précieux, pédant, alambiqué, et l'esprit français, clair, précis et sans pédanterie.

Nous nous sommes dès lors corrigés, sans doute, mais pas suffisamment. Il nous manque trop souvent encore la simplicité et le naturel.

Voici ce que disait, à ce sujet, le chroniqueur dont nous parlons :

« Au premier moment, la forme un peu sévère des lectures de l'aimable écrivain ne me semblait pas rachetée par la nouveauté des pensées et la vivacité du trait ; je ne trouvais ni l'idéal complet du professeur, ni tout ce que le *Nid* et le *Philosophe sous les toits* contiennent de promesses. Mais, de leçon en leçon, pour-suit-il, j'ai mieux goûté la vérité, la simplicité, la grâce du style, j'ai senti le charme des transitions gracieuses, des mots heureux, d'une animation continue et de bon goût, de l'art de bien dire, sans la prétention d'étonner, et j'ai mis à son prix le talent de rajeunir par la vérité du style et du sentiment le meilleur des idées en circulation. Une citation qui m'est revenue en mémoire, m'a fait comprendre l'utilité durable que la Suisse française retirera de cet enseignement, je l'espère, lors même qu'on ne s'en rendrait pas compte bien clairement. « Certains » provinciaux qui se piquent de bel esprit, n'ont rien dit qui ne leur paraisse exquis et relevé ; ils croiraient s'abaisser trop en nommant les choses par leur nom ».

» J.-J. Rousseau nous avait déjà caractérisés sous ce rapport. Il est certain que rien ne nuit plus au charme de nos sociétés que le manque d'abandon et de simplicité. Nous portons trop nos prétentions dans le monde, nous sommes trop critiques, pas assez artistes. Comme nous jugeons sans cesse, nous nous croyons toujours jugés, nous ne voulons pas donner prise, et cela nous rend timides, embarrassés, serrés comme les enfants honteux. M. Souvestre n'est point provincial par cet endroit, et je lui en ai su gré. J'ai donc fini par trouver le professeur ; dirai-je comment j'ai retrouvé l'homme, l'homme du *Philosophe sous les toits* ? Je l'ai trouvé dans son cours sur l'art de lire, à l'école supérieure des jeunes filles. Faire disparaître tout artifice, si bien que chacun pense en pouvant faire autant, serait-ce vraiment le secret de la lecture, et du style et de l'art ? Et puis j'ai trouvé l'homme en société ; on a eu le tort de le faire lire, et il a lu avec grâce et malice, mais il a causé aussi, avec esprit, avec naturel, avec bonhomie. Rester tout simple, au milieu d'un cercle à l'affût des traits brillants, comme les Parisiens de mon temps étaient à l'affût de l'ut de poitrine du pauvre Dupré, s'écriant : Ah ! le voilà !... Rester simple en tel salon, c'est méritoire et cela révèle un homme. »

Philosophie conjugale — Un de ses amis plaignait M. X marié à une femme qu'il adore, mais qui ne l'aime pas.

— Vous devez être bien malheureux, lui disait l'ami.

— Ma femme est plus malheureuse que moi, répliqua le mari. J'ai le bonheur d'avoir toujours devant les yeux une femme que j'adore, tandis qu'elle a le malheur de voir continuellement un homme qu'elle n'aime pas.

Est-ce juste ? — Un individu est arrêté au moment où il essaie de faire passer une fausse pièce de 20 francs, très bien imitée.

Elle est forte, celle-là, fit-il à l'agent de police, on se plaint de manque d'or et on arrête ceux qui en fabriquent !

BONAPARTE EN SUISSE

OU

Une halte du grand homme, à Villeneuve

Comédie anecdotique, mêlée de couplets,

par J.-J. PORCHAT

(Représentée pour la première fois sur le Théâtre de Lausanne, le 15 mars 1843.)

— 0 —

VI

1^{er} MUNICIPAL AU 2^e.

Quel homme ! Quel génie !

BONAPARTE.

Et cette république une et indivisible ? Elle ne justifie guère son titre ?... Ça ne va pas ?...

2^e MUNICIPAL.

Général, ce n'est pas notre faute.

BONAPARTE.

Oui, je sais que les Vaudois ont fait de grands sacrifices. Allons ! Il y a des préjugés respectables ; nous arrangerons tout cela ; nous reviendrons au système fédératif. Mais, pour vous rendre contents, Messieurs les Vaudois, je sais ce qu'il vous faut.

3^e MUNICIPAL.

Et quoi donc, citoyen premier Consul ?

BONAPARTE, avec malice.

Des places, des places et encore des places ! Oh ! je sais cela ; le Vaudois aime à dire son petit mot. Il veut être dans le gouvernement.

1^{er} MUNICIPAL.

C'est l'exacte vérité. On dirait qu'il nous a faits.

2^e MUNICIPAL.

Eh bien ! N'est-il pas notre père ?

BONAPARTE.

Voyons ! Combien vous faut-il donc de Justices de paix pour vos cent cinquante ou cent soixante mille âmes ? Est-ce trop de cinq ou six ?

3^e MUNICIPAL, avec force.

Cinq ou six ! Nous en voulons soixante.

Soixante Justices de paix ! Et de District ? Trois... quatre ?

1^{er} MUNICIPAL.

Oh ! une vingtaine au moins.

BONAPARTE.

Et tout autant de Tribunaux de première instance ?

2^e MUNICIPAL.

Tout autant.

BONAPARTE.

Vous avez donc des armées de juriconsultes ! Je vous en fais mon compliment. Vous les aimez, je pense, plus que moi. Défaites-vous, croyez-moi, de ces grands parleurs. *Il se lève.* Allez, si j'en suis jamais le maître, je saurai bien leur fermer la bouche.3^e MUNICIPAL, bas aux autres.

A-t-il des dispositions pour le commandement, le général !

1^{er} MUNICIPAL.

Je crois bien ! C'est son métier.

*Bonaparte se promène et paraît rêver.*2^e MUNICIPAL, bas aux autres.

Collègues, nous le gérons peut-être.

3^e MUNICIPAL.

Oui, il a l'air de penser à quelque chose. N'abusons pas.

1^{er} MUNICIPAL.

Citoyen premier Consul, recevez nos adieux. Vous avez lu dans nos cœurs : inutile de vous dire qu'ils sont pleins de vous. Adieu ! Revenez vainqueur de tous vos ennemis !

TOUS.

Adieu, Général ! Bon succès !

BONAPARTE.

Adieu ! Les vœux de si bons amis me porteront bonheur.

SCÈNE XI.

BONAPARTE, L'AUBERGISTE

Bonaparte se promène en méditant, un petit portefeuille à la main. Il prend des notes. L'aubergiste s'avance, le bonnet blanc sur la tête. Il l'ôte respectueusement, salue et demeure incliné.

L'AUBERGISTE, accent allemand.

Son Haltesse ne fera-t-il pas à ma hauberge l'honneur de monter chez elle ?

BONAPARTE.

Plus tard. La soirée est belle : je préfère prendre l'air encore quelques moments.

L'AUBERGISTE.

Que puis-je offrir à Son Haltesse en attendant le souper ?...

BONAPARTE.

Rien.

L'AUBERGISTE.

Rien ! Che crois qu'il méprise ma hauberge. Ch'ai pourtant reçu de bien plus grands personnages. Et quand Son Haltesse le Duc de Saxe Hildbourghausen passait par Fileneufe, elle se montrait bien plis honnête. Elle ne quittait la table que pour se mettre au lit. Mais ces queux de républicains, ça fit de cloire et de pelure d'ognon...

Bonaparte se retourne, l'Aubergiste effrayé s'incline respectueusement et s'en va.

SCÈNE XII

BONAPARTE, puis MICHEL

Michel porte une roue ; il rentre quelques outils dans sa boutique.

BONAPARTE, d'un ton amical.

Eh bien ? Est-ce fini ?...

MICHEL.

Bientôt, Général ; et vous pourrez vous vanter que vous êtes servi-z-en ami. J'ai fait ma part. L'ouvrage est chez le maréchal.

BONAPARTE.

Mon aide de camp paiera.

MICHEL.

Vous plaisantez, Général. Je suis trop payé par l'honneur. Le charron de l'autre bout de la ville a offert la pièce à votre postillon pour faire l'ouvrage gratis : ainsi moi, que ça ne me coûte rien, c'est profit tout clair.

BONAPARTE, il lui prend amicalement l'oreille. Nous réglerons cela, mon ami.

MICHEL, à part.

Oh ! « Mon ami ! » Et il m'a tiré l'oreille ! Et personne pour le voir. Si fait ! Voilà M. Robinet.

SCÈNE XIII.

ROBINET, MICHEL, BONAPARTE

Robinet entre en scène d'un air rêveur.

MICHEL, vivement, bas à Robinet.

M. Robinet, n'est-ce pas, vous avez vu qu'il m'a tiré l'oreille !

ROBINET, bas à Michel.

Lui ! Et tu as souffert ! Il faut porter plainte, Michel.

MICHEL.

Que dites-vous, « porter plainte » ?... De lui, une caresse ! Oh !...

ROBINET, d'une voix étouffée.

Les caresses des tyrans sont des injures.

MICHEL.

Taisez-vous, radoteur. Eh ! si Leurs Excellences vous avaient ainsi traité on n'aurait pas osé vous regarder en face... Mais quelle idée !... puisqu'il est si bon enfant, si je le pria de dire un mot à mon père pour Jeannette et pour moi !... Un mariage de sa façon !... Ça porterait-il bonheur ! Tous mes garçons seraient des-z-héros.

Il salue à diverses reprises, et il essaie d'aborder Bonaparte. Pendant ce temps Robinet demeure immobile, à l'angle du théâtre, dans une attitude grave, et les yeux fixés sur Bonaparte. Général... premier Consul... permettez... citoyen premier Consul... *Bonaparte, levant les yeux, voit Robinet.*

BONAPARTE, souriant.

Quel est cet original ?... La singulière espèce d'homme !

(A suivre.)

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 31 octobre : *Château historique*, comédie en 3 actes de MM. A. Bisson et J. Berr de Turique.

Mardi 2 novembre, Tournée Baret : *La Rafale*, de Bernstein.

Jeudi 4 novembre : *Cœur de moineau*, comédie en 4 actes de M. Louis Artus.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.